3 1761 08265366 8

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
Peau-d'âne

PQ
2274
H38P4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/peaudneoulisle00hapd

PEAU-D'ANE,

OU

L'ISLE-BLEUE

ET LA MER-JAUNE,

Mélodrame - Folie - Féerie, en trois actes, à grand spectacle;

PAR M. AUGUSTIN H. . . ;
Auteur du *Pont du Diable*, etc.

Musique de M. LANUSSE; Ballets de M. HULLIN;
Décors de M. ALLAUX.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 13 *Avril* 1808.

A PARIS,

Et se trouve au Théâtre,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

1808.

PQ
2274
.H38P4

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CÉLESTE, (surnommée PEAU-D'ANE) fille unique du roi de l'Isle-Bleue.	Madame *Picard.*
AZUR, premier écuyer du roi.	M. *Beuzeville.*
BLEUET, premier jardinier.	M. *Genest.*
VIOLETTE, sa fille.	Mademoiselle *Lamarre.*
GROS-BLEU, premier palfrenier d'Aliboron.	M. *Perroud.*
La Fée des Lilas, marraine de Céleste.	Mad. *Chabert.*
Un Esprit, soumis au génie de la Vertu.	M. *Maradel.*
ANTONIO, fermier espagnol.	M. *Pascal.*
MARIA, sa femme.	Madame *Joigny.*
MARCELO, leur fils.	M. *Duménis.*
GERTRUDE, fille de ferme.	Mademoiselle *Forêt.*
Un pâtre.	M. *Perroud.*
Le comte AMOROZO, Italien de naissance, et neveu du vice-roi.	M. *Frédéric.*
PAULI, écuyer du comte.	M. *Camel.*
Un chanteur, attaché au comte.	M. *Alexandre.*
Un grand Inquisiteur.	M. *Ferdinand.*
Un chef d'alguasils.	M. *Beuzeville.*
Douze grands sacrificateurs.	
Troupe de petits génies.	
Habitans de l'Isle-Bleue.	
Gardes du Vice-roi.	

PEAU-D'ANE,

OU

L'ISLE-BLEUE ET LA MER-JAUNE,

MÉLODRAME-FOLIE-FÉERIE,

En trois actes, à grand spectacle.

La scène se passe dans l'Isle-Bleue, pays imaginaire.

Le théâtre représente une avenue du jardin du roi. A droite, du public, est la façade d'un riche palais, dont les colonnes sont d'azur; leur corniche est une tête d'âne d'or. On lit sur le frontispice :

PALAIS D'ALIBORON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Bleuet debout et rêveur, est appuyé sur son rateau, à la gauche du public. Gros-Bleu sort du palais, une fourche d'or à la main

GROS-BLEU, *allant frapper sur l'épaule de Bleuet.*

Te v'là ben rêveur, Bleuet.

BLEUET.

Eh! bon jour, mon cher Gros-Bleu.

GROS-BLEU.

A quoi donc pensois-tu là?

BLEUET.

A une grande vérité, mon ami; qu'il n'existe pas de bonheur parfait sur la terre.

GROS-BLEU.

Tu crois cela, toi!

BLEUET.

N'en avons-nous pas un exemple sous les yeux; est-il un pays dans le monde, où squ'un roi devroit être plus heureux que le nôtre! Possesseur d'une mine d'or, comme celle qui est dans c'palais; pas plus d'ennemis que sus ma main; des sujets soumis comme des enfans.... Hé bien! il faut avec tout ça, que la mort de sa femme l'ait fait devenir fou.

GROS-BLEU.

Eh! que t'importe? Suis mon exemple; ne t'occupe que de ton devoir. Je soigne de mon mieux ma partie. Maître Aliboron qui se porte aussi bien que toi et moi, Dieu merci; quand l'heure de la cérémonie vient, je l'étrille, je l'habille, je l'embrasse, il m'embrasse; nous nous embrassons comme deux paires d'amis. Le reste ne me regarde pas.

BLEUET.

Tu es égoïste, Gros-Bleu: comment, la terrible situation de la fille de ton roi, de la princesse Céleste, ne t'intéresse pas? Une malheureuse fille, qu'un père en démence persécute pour épouser! Tu ne frissonnes point en songeant à une alliance d'inceste semblable à celle-là! Tu es indifférent aux torrens de larmes qu'elle verse du matin au soir. Ah! Gros-Bleu, mon ami, je ne t'aurois jamais cru l'ame aussi noire.

GROS-BLEU.

Et ce mariage n'aura pas lieu; est-ce que la fée des Lilas, la marraine de la jeune princesse, n'est pas là? N'a-t-elle pas déjà, depuis treize grands mois, fait remettre de jour en jour cette alliance insensée, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre.

BLEUET.

Et sur-tout par l'idée qu'elle a donnée à sa filleule de demander à son père, pour présent de noces, 1°. une robe couleur du temps.

GROS-BLEU.

2°. Une, couleur de la lune.

BLEUET.

Et il y a un mois, une autre, couleur du soleil.

GROS-BLEU.

Le roi est bien parvenu à faire fabriquer les deux premières, à force d'argent et de travail; mais pour la troisième, je lui en défie bien. Couleur du soleil, est-ce possible? Celui qui a fait cette couleur-là ne se laisse imiter par personne.

BLEUET, *bas.*

Hé! mon cher, le roi, tout timbré qu'il est, sait bien encore se faire obéir, au moins; et ne faudroit pas trop....

VIOLETTE *dans la coulisse.*

Mon père! mon père!

BLEUET.

C'est la voix de Violette, ma fille.

SCÈNE II.

Les précédens; VIOLETTE, *tenant une main devant ses yeux, et de l'autre tâtant son chemin.*

BLEUET.

Eh! bon Dieu, est-ce qu'elle auroit perdu la vue!

VIOLETTE, *pleurant.*

J'crois qu'oui, mon père; j'ai beau vouloir ouvrir les yeux, j'vois tout trouble.

GROS-BLEU *et* BLEUET.

Qu'est-ce que c'est que cela?

VIOLETTE.

Un accident terrible! J'présentois à la princesse l'beau bouquet qu'vous m'avez envoyé l'y porter. Elle étoit sur sa terrasse: v'là que des écuyers apportent une grande caisse d'ébène; ils l'ouvrent.

BLEUET.

Hé ben! qu'est-ce qu'il y avoit dedans?

VIOLETTE.

Un soleil plus éblouissant que celui qui brille en ce moment.

GROS-BLEU.

Je gage que c'est la robe en question.

VIOLETTE.

Je ne sais pas ce que c'est; car tout de suite, me sentant presque aveuglée, je me suis enfuie.

BLEUET.

Comment! on auroit trouvé le moyen de faire une robe couleur du soleil.

GROS-BLEU.

Argent fait tout, Bleuet. (*son de trompe*) Mais on annonce que l'heure du dîner du seigneur Aliboron, s'approche; je me rends à mon devoir.

VIOLETTE.

Ah! mon père, vous savez ben ce qu'vous m'avez promis?

BLEUET.

Tu as raison; Ecoute donc, Gros-Bleu, ma fille s'en retourne ce soir au pays, j'voudrois bien qu'elle assistât à la cérémonie du repas, et qu'elle vît le grand Aliboron battre monnoie avec ses dents.

GROS-BLEU.

C'est facile; tu n'auras qu'à me l'amener.

VIOLETTE.

Merci, seigneur Gros-Bleu. (*Gros-Bleu entre dans le palais*)

SCÈNE III.

VIOLETTE, BLEUET.

VIOLETTE.

Que ça doit être curieux de voir la nourriture qu'on lui donne, se changer là, devant vous, en belles pièces d'or et d'argent.

BLEUET.

Ah! mon Dieu, oui; il n'mange que sa suffisance, tout le reste devient des écus. Si tous les coursiers d'Arcadie ressembloient à celui ci, je crois que dans bien des pays, les ânes seroient plus chers que les chevaux.

VIOLETTE.

Mais, mon père, d'où vient donc ce prodige-là?

BLEUET.

C'est un cadeau qu'un fameux magicien, nommé *Alcimaudord*, et naufragé sur les bords de cette île, fit au roi, il y a trente ans, en reconnoissance de l'accueil qu'il reçut de lui.

VIOLETTE.

Est-il vrai qu'il fait feu des quatre pieds, quand le roi, pour se divertir, dit qu'on lui présente des ronces et des chardons; même le foin le plus beau?

BLEUET.

Ah! j'crois bien: il faut, à ce monsieur-là, que de belles bottes de roses, de muguet, d'œillet, de jasmin, et pour abreuvement d'excellent vin d'Espagne et du café Moka.

VIOLETTE.

Est-il possible?

BLEUET.

Et pardessus tout çà, une musique enragée et des danses magnifiques, pour l'y donner de l'appétit; tu verras, tu verras. (*Musique*).

VIOLETTE.

Qui accourt de ce côté?

BLEUET.

C'est le seigneur Azur, le premier écuyer du roi.

SCÈNE IV.

BLEUET, VIOLETTE, AZUR.

AZUR, *d'un air effaré.*

Mes amis, mes amis! n'avez-vous pas vu passer la princesse?

BLEUET *et* VIOLETTE.

Non; non.

AZUR.

Elle vient de disparoître du palais.

BLEUET *et* VIOLETTE.

Ah! bon Dieu!

AZUR.

Le roi est dans une fureur épouvantable; il ne se connoît plus: il a promis le produit de trois repas du grand Aliboron, à quiconque la lui ramèneroit.

BLEUET *et* VIOLETTE.

Est-il possible!

AZUR.

Moi, je soupçonne, avec quelque raison, que la jeune princesse, désespérée du fatal présent de son père, est

allée trouver en secret sa marraine qui habite l'extrémité de cette île, pour prendre d'elle quelques nouveaux conseils.

BLEUET.

Pauvre princesse.

VIOLETTE.

Si bonne et si belle!

BLEUET.

A qui on ne connoît aucun défaut.

AZUR.

D'autre plaisir que celui de la toilette.

BLEUET.

Oh! çà, oui; elle aime de passion la parure, d'abord.

AZUR.

Et à se regarder dans les glaces; mais c'est bien pardonnable à son âge. (*Musique*).

VIOLETTE, *sautant de joie.*

Ah! mon père, mon père; v'là la cérémonie qui vient!

BLEUET.

Cet événement ne change rien....

AZUR.

Le roi, dans sa folie, adore sa fille, il est vrai; mais il chérit trop son Aliboron sans pareil, pour le priver des honneurs qu'il lui fait rendre, et qui sont aussi nécessaires à son existence que lucratif pour l'état. Je vais parcourir les jardins, afin de remplir ma mission seulement, car je suis presque certain d'avance de ne point rencontrer la princesse. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Des musiciens précèdent le cortège : leurs instrumens sont des trompes antiques ; suit une troupe de danseurs, ensuite un peloton d'écuyers, portant des fourches d'or, au haut desquelles sont des petites bottes de roses, de muguet, de jasmin, etc.; d'autres portent des corbeilles d'or, en forme de picotins; d'autres des corbeilles plus simples, remplies de feuilles de roses, quelques-unes des vases, des cassolettes, etc. Tous traversent la scène et entrent dans le palais.

SCÈNE VI.

Le théâtre change : *il représente une superbe galerie*; *au milieu*, *sur une estrade de huit à neuf degrés*, *est le grand Aliboron*, *très-richement caparaçonné*; *sa tête fait face au public*; *devant lui est un petit ratelier d'or*, *demi-circulaire*; *sa mangeoire d'or également a une forme antique*, *soutenues par deux jolies colonnes d'azur et d'or*; *des candelabres allumés entourent le piédestal.* — Au lever du rideau, *tout le monde est incliné. Les écuyers commencent par déposer dans le ratelier les petites bottes de roses*, *etc.* — Les danseurs et danseuses *exécutent différens pas*, *versent dans la mangeoire les fleurs qui remplissent leurs corbeilles.* Ballet. — Vers le milieu du ballet, *on baisse le vase servant de mangeoire*, *et l'on fait tomber*, *à la vue du public*, *une multitude de pièces d'or et d'argent*, *dans une manne que l'on emporte ensuite. On remplit de nouveau la mangeoire*, *en continuant le ballet.*

SCÈNE VII.

Un grand bruit interrompt soudain les danses.

Les précédens : l'*écuyer* AZUR.

AZUR.

Nous sommes perdus, amis! nous sommes perdus. Apprenez que la jeune princesse, portée sur un nuage, vient de reparoître tout-à-coup dans le palais, et de faire au roi son père, une nouvelle demande, moins difficile à croire encore, que le consentement du monarque; la princesse Céleste en mettant un tel prix au don de sa main, présumoit, sans doute, que le roi ne sacrifieroit point à une passion aveugle et délirante, la richesse de l'état, le bonheur et la prospérité de son peuple; son espoir, hélas! a été déçu; le croiriez-vous, amis, la princesse a déclaré vouloir une robe faite de la peau du grand Aliboron; et le roi a ordonné qu'à l'instant le grand Aliboron fut immolé.

Tous lèvent les mains vers le ciel. (musique)

O ciel!

Des sons lugubres se font entendre; tout le monde se porte du côté de la galerie.

GROS-BLEU.

Les grands sacrificateurs s'avancent.

BLEUET, VIOLETTE, AZUR, GROS-BLEU.

Plus d'espérance ! (musique).

SCÈNE VIII.

Les précédens : *Douze grands sacrificateurs, costumés de grands-prêtres, mais en noir et or. Tous portent des haches d'or : ils s'avancent à pas lents et se rangent autour du piédestal. On attache au cou de l'âne, des guirlandes de feuillages ; on relève en même temps le ratelier et la mangeoire.*

AZUR, *s'adressant à l'âne.*

Du malheur auguste victime, reçois nos éternels adieux : tu emportes tous nos regrets et toute notre fortune, nous conserverons à jamais ton image dans nos cœurs, et aussi long-temps que possible tes bienfaits dans notre bourse. *Il monte les degrés, et embrasse l'âne.*

GROS-BLEU.

Adieu, toi que j'aimois autant que moi-même, et que je regrette comme un frère. (musique).

Ainsi qu'Azur, Bleuet et Gros-Bleu, *tous les assistans, excepté les sacrificateurs, s'avancent deux à deux, et donnent ensemble, au grand Aliboron, le dernier baiser de l'amitié.*

Les sacrificateurs, *ensuite le font descendre, et s'emparent de la victime.* (marche générale)

SCÈNE IX.

Le théâtre change : *il représente l'intérieur d'une grotte magique.*

LA FÉE des lilas *paroît.*

LA FÉE.

Je ne puis rester plus long-temps incertaine dans mes bosquets paisibles : le sort de Céleste m'inquiète. Déjà je devrois être instruite des résultats de la demande extraordinaire que je lui ai conseillé de faire : quoiqu'assurée d'avance du refus du roi, je brûle de connoître ses réponses ; ma vertueuse filleule devoit me les faire parvenir à l'instant par l'une des colombes auxquelles j'ai confié le soin de la ramener dans le palais de son père. D'où ce retard

peut-il provenir? il n'est point naturel; chaque minute augmente ma sollicitude. De cette grotte, profonde et magique, je puis, à l'aide de quelques conjurations, être témoin de tout ce qui se passe sur la surface de cette île. Préparons-nous à faire paroître à mes yeux, la partie du palais où Céleste se trouve dans ce moment même. (musique).

Après une courte conjuration, le fond de la grotte s'ouvre : on apperçoit un appartement à travers une gaze. Céleste assise près d'une table : deux femmes debout près d'elle.

LA FÉE.

Quelle tristesse l'accable! elle soupire, elle fond en larmes.

(Musique.) *Un écuyer est introduit dans l'appartement de Céleste. Céleste se lève : deux autres écuyers s'avancent et déposent aux pieds de Céleste la peau de l'âne. Céleste tombe évanouie sur son fauteuil.*

LA FÉE.

N'est-ce point une illusion!... Son père a pu consentir... fille infortunée!

(Musique). *Céleste reprend ses sens peu à peu : elle congédie les écuyers, puis ensuite ses femmes, qui font d'abord quelques difficultés, et sortent ensuite.*

LA FÉE.

Elle veut être seule : ses femmes ont la foiblesse de lui obéir.

(Musique). *Céleste s'assied et écrit à la hâte.*

LA FÉE.

Grands dieux! quel est son dessein, et à qui adresse-t-elle cette missive!

(Musique). *Céleste se lève, prend dans une cage qui est sur la table, une des deux colombes.*

LA FÉE *satisfaite.*

Cet écrit est pour moi!

(Musique). *La colombe part d'un vol rapide. Céleste bientôt tire un poignard de son sein.*

LA FÉE.

Un poignard ; arrête, Céleste! mais elle ne peut m'entendre, et tout mon pouvoir ne sauroit retenir son bras! Puissant génie de la vertu, ne l'abandonne point; entends ma voix; viens! viens secourir l'innocence et le malheur.

(Musique). *Céleste lève le bras pour s'enfoncer le poignard dans le sein ; au même instant, un petit génie ailé descend rapidement, arrache le fer meurtrier des mains de Céleste, qui, épouvantée, tombe évanouie. Le petit génie, planant toujours dans l'air, s'enfonce avec elle. La Fée s'agenouille et exprime la joie la plus vive.*

La grotte se referme. (*Musique douce*).

SCÈNE X.

Un Esprit vêtu d'une toge blanche sort des entrailles de la terre ; il reste immobile, et dit :

Fée des Lilas, tu as invoqué le génie de la vertu, et sur-le-champ tes vœux ont été comblés : lorsque tu seras sous ton berceau favori, ces tablettes d'or t'apprendront en quel lieu de l'île la jeune princesse est déjà transportée. Tu sauras aussi par quel moyen la belle Céleste peut obtenir la guérison de son père et la protection des puissances supérieures.

(Musique). *La Fée prend les tablettes des mains de l'Esprit qui s'abîme.*

Le Théâtre change : *il représente une partie déserte de l'Ile-Bleue, sur les bords de la mer Jaune.*

SCÈNE XI.

CÉLESTE, *regardant de tous côtés.*

Où suis-je ? et qui m'a transportée sur les bords éloignés de plusieurs milles du palais de mon père ? (Musique). *Elle parcourt la scène.* Que cette plage est déserte ! (Musique). Que dois-je devenir ? ... Mais est-il bien certain que j'existe ? ... Ne suis-je point une ombre errante et sans asyle ? ... J'ai tranché moi-même le fil de mes jours pour me soustraire à l'infamie ; indigne, sans doute, par cet affreux suicide, de l'heureux Elysée ; mes mânes sont condamnés à planer éternellement dans ce lieu solitaire et sauvage. (Musique). Quel bruit ! ... les flots se gonflent... la mer se couvre d'écume. (Musique).

SCÈNE XII.

LA FÉE *s'avance sur les flots ; elle est dans un char, traînée par des chevaux marins ; plusieurs petits Génies l'entourent, et forment, au-dessus de sa tête, un berceau avec des branches de lilas.*

CÉLESTE.

Non, non ! je n'ai point cessé de vivre. Je sens battre mon cœur à l'aspect de ma protectrice !

(Musique.) *La Fée descend en scène.*

CÉLESTE.

Chère marraine ! je vous dois donc aussi la vie !

LA FÉE.

Non, ma fille, il n'étoit point en ma puissance d'épargner tes jours ; mais à ma prière le génie de la vertu a daigné prendre ce soin ; c'est lui qui t'a conduite invisiblement sur ces bords dont il faut t'éloigner sans délai...

CÉLESTE.

Qu'entends-je !

LA FÉE.

Si tu ne veux pas retomber bientôt au pouvoir de ton père. (*Le jour baisse insensiblement*).

CÉLESTE.

Ah ! plutôt mourir au fond des ondes !

LA FÉE.

Cette résolution me ravit ; et je puis aisément te soustraire au malheur qui te menace : mais il dépend de toi seule d'opérer la guérison de ton père.

CÉLESTE, *vivement.*

De moi ? Que faut-il faire ? Mon sang, ma vie...

LA FÉE.

Moins que cela. (Musique.) *La Fée touche la terre de sa baguette ; une lance, fixée sur un piédestal, s'élève, et soutient la peau d'âne suspendue.)* Il s'agit, Céleste, d'un sacrifice, bien grand pour une coquette, bien foible pour une fille qui chérit son père : il s'agit de quitter cette riche parure et de te vêtir de cette peau, *(Céleste fait un mouvement)*, dès que tu seras arrivée au lieu de ta destination ; de traverser ainsi les villes, les campagnes, *(autre mouvement de Céleste)*, et de n'exister que d'un travail pénible, tout le

temps que durera ce pieux pélerinage : tel est l'oracle du destin, et ce qu'exige le Génie qui t'a conservé l'existence. Décide-toi, Céleste ; te sens-tu la force...

CÉLESTE, *vivement.*

De tout entreprendre pour l'auteur de mes jours.

LA FÉE.

Tu surpasses encore mon attente.

CÉLESTE.

Oui, je supporterai la fatigue du voyage le plus long, je braverai la misère et la faim... mais qui me garantira des insultes publiques ? ...

LA FÉE.

Ce même vêtement. Tant que tu ne le quitteras pas, ta vertu, tes jours, seront à l'abri de tous dangers. Garde-toi bien aussi, quelques instances, quelque menace qui te soient faites, de laisser connoître ou ton rang ou ton nom. Prends cet anneau, il pourra te devenir utile dans plus d'une circonstance : avec lui tu seras certaine de rendre parfaits tous les ouvrages auxquels tu désireras mettre la main. Déjà les voiles de la nuit s'étendent sur l'horison... Céleste, il faut partir.

CÉLESTE.

Seule... au milieu des ténèbres !

LA FÉE.

Rassure-toi : une barque enchantée va paroître ; elle te conduira d'elle-même vers la contrée où le Destin veut que tu attendes la guérison de ton père. Nul vaisseau n'osera t'arrêter dans ta course ; ton esquif sera entouré de tous les prestiges de mon art. Adieu, ma fille ; arme-toi de courage, de patience et de résignation ; tu éprouveras peut-être plus d'une adversité ; mais n'oublies jamais que le Ciel veille toujours sur les êtres vertueux.

(Musique : *une pyramide portant des flambeaux allumés s'élève ; en même temps les petits Génies prennent les flambeaux et conduisent Céleste vers le rivage. Bientôt une barque paroît. Céleste entre dans la barque, qui s'illumine à l'instant en feux de diverses couleurs, et fend les ondes avec majesté. La Fée et les petits Génies forment un tableau en avant du rivage.*)

(Le rideau tombe.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scène se passe aux environs de Barcelonne.

Le Théâtre représente une vaste campagne ; des montagnes s'élèvent dans le fond ; un grand arbre isolé est à la gauche du Spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau les montagnes et la moitié de la profondeur du Théâtre sont occupés par des troupeaux de superbes mérinos qui paissent. En avant, des jeunes pâtres dansent au son des castagnettes, dont l'un d'eux joue : ce dernier est debout, sur un banc de gazon, au pied de l'arbre isolé. Des sons de cor de chasse interrompent les danses : tous écoutent.

LE PATRE.

J'nous trompons pas : c'est ben une grand'chasse. Est-ce que le fils du vice-roi seroit rétabli ? On le disoit, il y a huit jours, à l'article de la mort ; si cela est, queu joie à Barcelonne ! Dans c'tespoir là, recommençons à danser. (*Ils vont pour recommencer leurs danses ; bientôt on entend rire aux éclats dans la coulisse ; tous se portent vers la droite du public.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MARCELO.

MARCELO, *riant toujours.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

TOUS LES PATRES.

Bon jour, Marcelo.

MARCELO.

Bon jour vous autres. Ha ! ha ! ha ! J'venons d'faire la plus drôle de rencontre... Ha ! ha ! ha !

LE PATRE.

Conte-nous donc ça ; j'voulons rire aussi.

MARCELO, *riant toujours et se roulant sur le banc.*

Ha! ha! ha! Non, de ma vie, j'n'ai rien vu de si farce! ha! ha! ha! *(reprenant un air sérieux)*, quoiqu'ça j'ai eu une fière peur; vrai, j'ai eu une peur superbe.

LE PATRE.

Explique-toi donc.

MARCELO.

Je revenois de Barcelonne avec maman, que j'ai laissée au village voisin, chez not' cousine Jaccassina; c'est sa coutume de faire chez elle sa p'tite causette, en revenant de vendre nos provisions. Va-t-en devant, Marcelo, que me dit maman, j'crains que ton père n's'impatiente, et tu commenceras toujours le dîner. Crac, me v'là parti. Au tournant du petit bois, v'là que tout-à-coup j'apperçois... Devinez ce que j'ai apperçu?

LE PATRE, *cherchant.*

Eh ben! dam! ... t'as apperçu quelque vieille bergère!

MARCELO, *riant.*

Ha! ha! ha! une bergère; j'ai apperçu un animal qui a la peau d'un âne, les oreilles d'un âne, les pieds d'un âne, le poil d'un âne, et c'n'est pas un âne: cherchez.

LE PATRE.

Eh! parbleu! c'est... c'est... tu dis que c'nest pas un âne?

MARCELO, *avec prétention.*

Non, ce n'est pas un âne.

LE PATRE, *cherchant.*

En ce cas c'est... c'est une ânesse.

MARCELO.

T'as deviné juste, toi... C'est pas çà du tout. *(Musique.)*

UN AUTRE PATRE, *accourant.*

Sauvons-nous! sauvons-nous! v'là un loup-garou.

(Tous les Pâtres se séparent de droite et de gauche très-précipitamment.)

MARCELO.

N'ayez pas peur: c'est l'animal dont je vous parlois tout justement. *(Ramenant les Pâtres en scène.)* Nous avons déjà causé ensemble... Si vous voulez que je vous le dise, c'est, 'crois ben, une folle de la ville qui s'amuse comm'çà à s'déguiser en âne.

SCÈNE III.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CÉLESTE.

(*Céleste est revêtue de la peau d'âne : à son arrivée tous les pâtres lèvent les mains en l'air, et rient de toutes leurs forces : Céleste, les yeux baissés, s'avance avec peine ; elle paroît souffrante et accablée de fatigue.*)

CÉLESTE, *d'un ton très-doux.*

Peut-on se reposer un moment sur ce banc ?

MARCELO.

Oui, signora... Signora... Comment vous appelle-t-on, s'il vous plaît ?

CÉLESTE, *un peu embarrassée.*

Peau-d'Ane.

MARCELO.

Peau-d'Ane ! ... c'est un très-joli nom : c'est-là vot' nom de famille ?

CÉLESTE, *s'asseyant.*

Oh ! Ciel ! je succombe ! ... La fatigue... le besoin ! ...

LE PATRE.

Elle se trouve mal !

MARCELO.

J'vas le lui demander ; est-ce que la signora Peau-d'Ane seroit un brin indisposée ?

CÉLESTE.

Je vous en prie, bons pâtres, donnez-moi un peu d'eau et de pain.

MARCELO, *aux pâtres.*

Ha ! j'vois c'que c'est : c'est une trucheuse, tout uniment.

LE PATRE.

Qui se sera habillée comme ça exprès pour attraper l'monde ; faut rien l'y donner.

MARCELO.

Certainement.

CÉLESTE.

Bons pâtres, ayez pitié de moi.

MARCELO.

J'técoutons ben, va.

CÉLESTE.

Ne me refusez pas ; si vous saviez combien je souffre,

LE PATRE.

Allons, allons ! continuons notre danse, nous autres.

CÉLESTE.

Me laisserez-vous expirer à vos yeux?

LE PATRE.

Non pas, non pas : tu vas t'en aller de là; c'est ma place.

CÉLESTE.

Par grace ! . . .

TOUS LES PATRES.

Allons, allons ! va-t'en.

CÉLESTE.

Je ne puis plus me soutenir; depuis l'aurore, j'ai toujours marché.

MARCELO.

Tu n'veux pas te lever, maudite bohémienne !

CÉLESTE.

Dieu ! prêtes-moi des forces ! (*elle se lève un peu, et tombe à genoux.*) Cœurs insensibles ; ah ! du moins cette terre appartient à tous les malheureux.

MARCELO, *aux pâtres.*

Elle est bien entêtée comme l'âne dont elle porte la peau.

LE PATRE.

Ah ! tu as beau dire et beau faire ; tu ne resteras pas là. A moi, mes amis.

(*Marcelo et tous les pâtres saisissent Céleste ; ils vont l'entraîner sans pitié.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS : MARIA.

MARIA, *un panier au bras.*

Hé ben, hé ben ! après qui en avez-vous donc, vous autres ?

(*Tous les pâtres quittent à l'instant Céleste, qui reste à genoux ; Maria, l'appercevant, jette un cri d'effroi.*)

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois !

MARCELO.

Figurez-vous, maman. . .

CÉLESTE.

Ah ! qui que vous soyez, ayez compassion d'une étrangère infortunée, sans secours, sans appui, et que l'on foule aux pieds.

MARIA, *la relevant.*

C'est-y possible ! comment misérables. . .

LE PATRE.

Ne l'écoutez pas, mère Maria.

MARCELO.

C'est quelque fainéante pauvresse.

MARIA.

Faut-il pour cela la maltraiter !

CÉLESTE.

Je ne sais pourquoi votre présence, femme charitable, m'a déjà rendu une partie de mes forces.

MARIA.

Vous avez bien chaud, ma fille ; voulez-vous quelques-uns de ces fruits ?

MARCELO.

Ah, elle ne vous refusera pas, allez.

LE PATRE.

Si j'avions voulu la croire, elle déjeûnoit joliment à nos dépens.

CÉLESTE.

Pourtant, je ne reclamois de vous que du pain et de l'eau.

MARIA.

Et vous avez eu la dureté de ne point lui en donner ? allez : allez, méchants, le ciel vous punira.

MARCELO.

Elle n'a qu'à travailler, au lieu de s'promener comme ça avec sa belle peau de bouriquet sur l'corps, elle ne mourra pas de faim.

CÉLESTE.

Hélas ! depuis l'instant où j'ai été débarquée et abandonnée sur cette côte, je cherche en vain quelque tâche à remplir.

MARIA.

Cet air de douceur me plaît ; écoute mon enfant : j'ai besoin tout justement d'une fille de basse-cour. . .

MARCELO.

Comment vous prenez la première venue ?. . .

MARIA.

Comme la dernière, mon fils, quand elle est malheureuse; vaut mieux s'exposer à faire des ingrats, que de n'obliger personne.

CÉLESTE.

Ah ! madame, je conserverai toute ma vie, le souvenir de ce bienfait.

MARIA.

Tu acceptes donc?

CÉLESTE.

Avec reconnoissance.

MARCELO.

Que le diable m'emporte, si elle ne fait pas mourir de peur tous les dindons qu'elle va garder.

MARIA.

Partons, ma pauvre fille; allons à la ferme. Si tu te comportes bien, j'aurai soin de toi. J'te prévenons d'abord que not'homme est ben brusque, ben colère, mais la main tournée, il n'y pense plus. Quant à vous, Marcelo, j'vous défendons de rien dire qui puisse faire d'la peine à cette fille, ou sinon, vous aurez à faire à moi !

MARCELO.

Ça suffit, on l'y parlera toujours chapeau bas.

LE PATRE.

Oui... chapeau bas... *(Musique.)*

TOUS LES PATRES.

Adieu donc, la belle Peau-d'Ane !

MARIA, *s'en allant avec Céleste, se retourne.*

Hein !

MARCELO.

Ça n'est pas moi, maman !

(Maria et Céleste dirigent leurs pas vers la gauche du public. Marcelo, prenant le bas de la peau-d'âne, la porte avec affectation, le chapeau sous le bras ; tous les pâtres se mettent à rire de nouveau. Maria se retourne, irritée de la plaisanterie de Marcelo ; elle lui applique un soufflet, et reprend son chemin : elle disparoît avec Céleste.)

SCÈNE V.

MARCELO, LES PATRES.

MARCELO, *se frottant la joue.*

Ah! Peau-d'Ane, tu t'en souviendras de celle-là; vas, j'me vengerai, sois tranquille. *(Tout-à-coup il fait un saut.)* Hé ben, est-ce que vous plaisantez vous autres?

TOUS LES PATRES.

Quoi donc?

MARCELO.

J'vous le demande, quoi donc! Eh! ce coup que je viens de recevoir!

TOUS LES PATRES.

Ce n'est pas moi. *(Musique.)*

MARCELO, *faisant un second saut.*

Encore! *(Musique.)*

UN PATRE, *faisant le même saut.*

Ah! mon Dieu! *(Musique.)*

UN SECOND PATRE, *sautant.*

Holà! là! *(Musique.)*

UN TROISIÈME PATRE, *sautant.*

Aye! aye! *(Musique.)*

(Tous les pâtres se sentent frappés par une main invisible; ils crient et regardent de tous côtés.)

MARCELO.

Il y a de la sorcellerie ici!

LE PATRE.

Comment! j'sommes battus comme plâtre, et je ne voyons rien.

MARCELO.

Si j'tenions un de ces maudits farfadets...

(Au même instant huit ou dix bras énormes et d'airain, tenant des bâtons d'or, s'élèvent de terre, et frappent à coups redoublés les pâtres qui cherchent en vain à fuir. Des flammes les repoussent de tous côtés.)

(Dans le moment où les bras se retirent, des ailes apparoissent aux mérinos, qui s'envolent par troupeaux.)

LE PATRE.

Ah! mon Dieu, nos mérinos! nos mérinos!

MARCELO.

Comment ! comment ! moutons volent à présent !

LE PATRE.

Qu'allons-nous devenir ! quelle autre bastonnade, si j'rentrons à la ferme sans nos troupeaux !

MARCELO.

Mes amis ! mes amis ! *(il rassemble les pâtres autour de lui)* savez-vous ce que je pense ?

LE PATRE.

J'pensons, moi, que j'ai les os rompus : aye ! aye !

MARCELO.

C'est c'te Peau-d'Ane qui nous fait tout ça par colère de c'que j'lui avons refusé ce qu'elle nous a demandé.

LE PATRE.

C'est queuqu'sorcière ! queuqu'magicienne !

MARCELO.

Faut aller la dénoncer à l'inquisition.

TOUS LES PATRES.

Oui, oui.

LE PATRE.

Courons à Barcelonne.

MARCELO.

Oui, courons ; c'est-à-dire, traînons-nous comme nous pourrons : tu vas nous le payer. Holà ! le dos !

LE PATRE.

Tu seras rôtie, grillée. Aye ! aye ! la jambe.

(Musique.) *Tous les Pâtres et Marcelo sortent en faisant diverses contorsions.*

(Le Théâtre change ; il représente une salle rustique ; à gauche du public est un escalier.)

SCÈNE VI.

ANTONIO, GERTRUDE.

ANTONIO.

Il est midi, Maria ni Marcelo ne sont pas de retour; je n'attends pas davantage : Gertrude, appelle les batteurs en grange, et que l'on dîne ; dépêchons.

GERTRUDE.

Oui, monsieur. *(Elle monte l'escalier.)*

ANTONIO.

Jamais rien de prêt dans cette maison : tout à contre-temps : j'ai beau crier, tempêter...

GERTRUDE, *sur l'escalier.*

J'apperçois les ouvriers. Ah ! madame est avec eux. Mais qu'est-ce que je vois donc à côté d'elle ?

ANTONIO.

Une fille de basse-cour, sans doute, que je lui ai dit d'amener d'où elle pourroit la trouver.

GERTRUDE.

Ah ! monsieur, monsieur, v'nez regarder, v'nez regarder.

ANTONIO.

Quoi donc ?

GERTRUDE, *descendant.*

Ah ! mon Dieu, monsieur, j'ai peur, en vérité ; je n'vous quitte pas, monsieur ; je n'vous quitte pas.

ANTONIO.

Ça veux-tu bien t'expliquer, oui, ou non. (*Musique*).

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARIA, CÉLESTE.

(*Les villageois et villageoises descendent les derniers, et se tiennent à l'écart en considérant toujours Céleste.*)

ANTONIO.

Qu'est-ce que c'est que c'tanimal-là ?

MARIA, *aux villageois.*

Approchez, approchez.

CÉLESTE.

Je n'ai jamais fait de mal à personne.

ANTONIO.

C'est là ton choix pour une fille de basse-cour ?

MARIA.

Et je crois avoir bien rencontré.

ANTONIO.

De quel pays sort-elle ? du royaume d'Arcadie ? Au surplus, qu'elle vienne d'où elle voudra, pourvu qu'elle soit exacte à son devoir.

CÉLESTE.

Vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

ANTONIO.

Tant mieux pour toi; car voilà avec quoi je gronde mon monde, j'ten préviens. *(Montrant à Céleste un gros bâton.)* Allons, qu'on lui donne le tablier de la maison, et qu'on l'envoie de suite à l'étable.

CÉLESTE, *à part.*

O Ciel!

MARIA.

Je veux qu'elle dîne avant tout.

ANTONIO.

Qu'on lui donne son écuelle; et toi, Gertrude, apporte le pain, j'couperai tout de suite la part d'un chacun. *(Très-fort, en levant son bâton.)* M'as-tu entendu, Gertrude?

GERTRUDE, *se sauvant.*

Oui, oui, note maître.

CÉLESTE, *à part.*

Oh! quel homme!

MARIA.

Mon enfant, quand tu auras taillé ton pain, tu iras dans cette salle voisine.

GERTRUDE, *apportant le pain.*

Note maître, la soupe est servie; il ne manque plus que de l'eau. J'vas ben vîte à la fontaine. *(A part.)* J'aurai ben d'la peine à m'accoutumer à c'te camarade-là. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté GERTRUDE.

ANTONIO, *coupant du pain noir, et en donnant un morceau à chaque villageois.*

L'usage chez moi est que, de tous mes domestiques, la fille de basse-cour seule ne mange point à table. Celle qui te précédoit se mettoit sur un escabot; si ça ne te convient pas, reste debout ou assieds-toi par terre: ça c'est comme tu voudras. Voilà ton pain; viens donc prendre ton pain, faut-il te l'porter?

CÉLESTE, *s'avançant, prend le pain.*

Je vous remercie. *(Elle fait un salut.)*

ANTONIO.

Ha! Elle est honnête et gentille, ma foi: un air modeste et soumis; j'aime ça. Viens ici; embrasse-moi... On te traitera

doucement. *(Avec colère.)* Veux-tu m'embrasser, quand j'te l'dis ? *(Céleste l'embrasse.)* A la bonne heure. *(Il embrasse Céleste.) A part.* Ventrebleu, c'est comme du satin... A propos, où donc est Marcelo ?

MARIA.

J'l'ai laissé avec les pâtres, dans la grande prairie.

ANTONIO.

Des fainéans comme lui ; allons nous mettre à table. S'il vient trop tard, hé ben, il dînera à souper. *(musique.)*

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE, *descendant rapidement l'escalier.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel accident !

TOUS.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GERTRUDE.

Comme je puisois de l'eau à la fontaine, un écuyer accourt à toute bride, prend ma cruche : le neveu du vice-roi, le comte Amoroso, me dit-il, a voulu chasser malgré la défense de tous ses médecins ; il se trouve mal dans le bois voisin, et l'on craint pour ses jours. En disant ces mots, il repart comme l'éclair.

MARIA.

Not'homme, faut voler au secours de monseigneur.

ANTONIO.

Eh ! quand ça n'seroit pas monseigneur, crois-tu que j'nirois pas aussi bien ? Qu'on selle mon bidet ; vîte et prompt. Allons donc. *(Il pousse les villageois les uns sur les autres.)*

CÉLESTE, *à part.*

Le singulier caractère !

MARIA.

Oui, oui, mon pauvre Antonio, tu n'es pas toujours ben poli, mais tu as toujours un bon cœur. *(musique.)*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER.

L'ECUYER.

Bonnes gens, il faut préparer un lit pour monseigneur,

le neveu du vice-roi ; très-foible encore, il vient de tomber de cheval à la chasse : heureusement il ne s'est point blessé ; mais quelques heures de repos lui sont indispensables : on le conduit vers votre ferme.

MARIA.

Mon mari alloit partir...

ANTONIO.

Il ne s'agit pas de cela ; ranger la chambre, refaire le lit, des draps bien blancs, un bon bouillon, te taire et te dépêcher... Je vais au-devant de monseigneur. (*Il sort, suivi de quelques villageois.*) Musique.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Antonio et les villageois.*

CELESTE, *à Maria.*

Puis-je vous être utile à quelque chose ?

L'ECUYER, *qui n'a point encore vu Céleste, fait un mouvement de surprise.*

Que vois-je ?

MARIA, *à l'Écuyer.*

Vous le saurez. (*à Céleste.*) Tu vas aller, mon enfant, avec Gertrude, disposer ce qui est nécessaire. Il faut que tu apprennes à connoître la maison ; tu ne s'ras peut-être pas toujours à la basse-cour.

CÉLESTE.

Je serai par-tout où votre bonté voudra bien me placer. Musique : *Maria fait signe à Gertrude de conduire Céleste ; Gertrude fait quelques difficultés pour aller avec elle ; Maria insiste ; elles sortent.*)

L'ECUYER.

Le plaisant costume ! Je brûle d'apprendre...

MARIA.

Et moi aussi, monsieur l'écuyer, quelque chose qu'il est certainement en votre pouvoir de me confier.

L'ECUYER.

Quoi donc ?

MARIA.

La véritable cause de la maladie de langueur de monseigneur le comte Amoroso ; chacun, dans ces campagnes, nous fait son histoire.

L'ECUYER.

Il nous est défendu...

MARIA.

Je le sais bien... c'est précisément à cause de cela... Ah ! monsieur l'écuyer, si vous voulez savoir les aventures de mon étrangère... (*à part.*) Elle n'a encore voulu me rien dire ; mais c'est égal.

L'ECUYER.

J'entends : confiance pour confiance.

MARIA.

C'est cela.

L'ECUYER.

Êtes-vous discrette ?

MARIA.

Je suis femme... à garder un secret.

(*Tous deux remontent la scène pour examiner s'ils sont seuls.*)

L'ECUYER.

Il y a cinq années qu'en Italie, patrie de monseigneur, notre jeune comte vit en rêve une jeune personne d'une si rare beauté, qu'il en devint éperduement amoureux, et jura de n'épouser jamais que celle dont les traits lui retraceroient l'image de cet être imaginaire. En vain on lui a proposé les plus riches partis, les plus belles femmes de toutes les cours, aucune d'elles n'a pu toucher son cœur, espérant qu'un jour il rencontreroit enfin l'objet de tous ses vœux. Déjà nous avons inutilement parcouru toute l'Europe ; maintenant nous allons passer en Asie, et nous serions embarqués, si le vice-roi, voyant la santé de son neveu s'altérer de jour en jour, ne se fût opposé ouvertement à son départ. En effet, ce malheureux comte n'existe encore, je crois, que par des prestiges. Par exemple, il aime beaucoup la musique, et il faut toujours à sa suite quelque chanteur et joueurs d'instrumens d'un premier mérite, qui, au gré de ses désirs, au milieu des forêts, sur le bord des ruisseaux, augmentent ou adoucissent sa mélancolie... Voilà, madame, voilà l'entière vérité.

MARIA.

Ha ! c'est là le fin mot !

L'ECUYER.

Oui; et pour ne point faire passer monseigneur pour un visionnaire, le plus grand silence nous est ordonné. A votre tour maintenant.

SCÈNE XII.

MARIA, L'ECUYER, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah! not' maîtresse ! quelle bonne camarade vous m'avez donnée ! Vous savez bien que vot' chambre étoit sans dessus dessous ?

MARIA.

Hé ben ?

GERTRUDE.

Tout est déjà mis en place, et propre à se mirer dedans. Mais ce qui est bien surprenant, c'est qu'on diroit que chaque chose se range elle-même dès qu'elle y porte la main.

MARIA.

L'étonnante créature !

GERTRUDE.

Allez, faut qu'elle ait servi dans quelque fameuse maison.

L'ECUYER, *à Maria.*

Dites-moi donc en deux mots...

GERTRUDE.

Tenez, la voilà, regardez un peu s'il y paroît seulement... Moi, je suis toute en nage. *(Musique.)*

SCÈNE XIII.

Les précédens, CÉLESTE.

MARIA,

Bien : bien, mon enfant, on me fait l'éloge de ton zèle et de ton activité.

CÉLESTE.

Je n'ai d'autre désir, madame, que celui de vous satisfaire,

L'ECUYER.

Comment diable ! elle a presque le langage d'une personne comme il faut.

MARIA.

Il faut songer maintenant à disposer de not' mieux un repas pour monseigneur.

L'ECUYER.

Inutile : monseigneur a très-peu d'appétit; un consommé, quelques fruits, des raisins, lui suffiront jusqu'à notre retour à Barcelonne.

MARIA.

Aimeroit-il la pâtisserie ?

L'ECUYER.

Oui, beaucoup.

MARIA.

Eh ! vîte : eh ! vîte ; il faut chauffer le four. Je veux offrir à monseigneur une galette de ma façon... Gertrude, prépares tout ce qui est nécessaire ; en attendant, je vais au jardin cueillir les fruits les plus beaux et les plus mûrs.

L'ECUYER.

C'a, je ne vous tiens pas quitte de votre parole. Chaque instant redouble ma curiosité.

MARIA.

Hé ben, venez avec moi : je vous dirai tout ce que je sais : passez, passez; je vous suis. *(L'écuyer sort.) A Céleste.* Mais toi, ma fille, dont on me vante l'adresse, ne sais-tu pas faire quelques petites friandises, comme des tartelettes... des petits gâteaux ? ...

CÉLESTE.

Madame, si vous l'ordonnez...

MARIA.

Oui, oui; je l'exige. Mais songe bien sur-tout que c'est pour le neveu du vice-roi que tu vas travailler.

CÉLESTE.

Je penserai, madame, à mon devoir et à la reconnoissance.

MARIA.

De mieux en mieux. Allons, allons, mon enfant, courage ; jusqu'à présent tout le monde ici est très-content de toi. *(Elle sort.* Musique.)

SCÈNE XIV.

CÉLESTE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Voyons, qu'allons-nous faire d'abord ?

CÉLESTE.

Ce qu'il vous plaira.

GERTRUDE.

Il faut préparer la pâte.

CÉLESTE, *à part.*

Dieux ! comment vais-je m'y prendre ?

GERTRUDE, *allant vers la huche.*

Vous faut-il beaucoup de farine ?

CELESTE, *à part.*

O précieux anneau, viens à mon secours !

(Musique : *Gertrude va pour ouvrir la huche ; une foule de petits Génies, travestis en garçons pâtissiers, en sortent tout-à-coup : Gertrude jette un cri d'effroi, et s'enfuit. Petit Ballet, pendant lequel les petits Génies apprennent à Céleste la manière de faire la pâtisserie. La pâte mise dans les moules est portée dans le four. Un air de chasse se fait entendre. Tous les petits Génies rentrent précipitamment dans la huche, et disparoissent. Céleste sort.*)

SCÈNE XV.

MARIA, L'ÉCUYER, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Oui, oui, oui, not' maîtresse, j'ai vu ici, là, plus de deux cents petits patronets.

MARIA.

Allons, allons, tu perds la tête, ma pauvre Gertrude. (*musique.*) Je vais commencer ma galette, et voir comment Peau-d'Ane travaille.

(*Maria et Gertrude sortent.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, L'ÉCUYER, ANTONIO, Piqueurs.

(*Le comte Amoroso, appuyé sur Antonio et sur un autre écuyer ; musiciens de la suite du comte ; l'un d'eux porte une guittare : villageois et villageoises. L'écuyer prépare un siège : le comte s'assied auprès d'une petite table, à droite du public.*).

L'ÉCUYER.

On a préparé un lit pour Monseigneur.

LE COMTE, *d'une voix foible.*

C'est inutile, je me reposerai ici.

ANTONIO.

J'ai d'excellent Malaga, première qualité ! vingt ans de cave ; c'est ce qu'il faut à Monseigneur pour lui rendre ses

forces; j'espère que Monseigneur ne me refusera pas le plaisir de lui en faire goûter.

(Le Comte fait un signe d'adhésion , Antonio sort.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS:

LE COMTE.

QUE font ces Villageois autour de moi?

L'ÉCUYER.

Seigneur, ce sont ceux qui ont couru au devant de votre Altesse, à la nouvelle de votre accident.

LE COMTE.

Qu'on leur donne cette bourse et qu'ils s'éloignent.

(Musique.) *L'Ecuyer remet la bourse aux Villageois qui saluent, remercient le Comte et sortent.*

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté les Villageois.*

LE COMTE.

TOUS ont une compagne, ils sont heureux dans l'indigence, et moi... moi, au sein des richesses, je ne puis trouver de félicité en aucun lieu de la terre.

(Il appuie son coude sur la table et est absorbé.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS: MARIA, GERTRUDE.

(Elles entrent des deux côtés : Gertrude apporte un panier de fruits , Maria une nappe et des serviettes.)

MARIA.

C'EST bon; c'est bon, Gertrude; il faut dresser tout cela sur mes belles assiettes. *(Gertrude sort.)* *(à l'Ecuyer,)* Pourquoi n'a-t-on pas conduit de suite Monseigneur dans notre chambre?

L'ÉCUYER.

Monseigneur a changé d'avis, il veut rester en ce lieu.

MARIA.

Quel contre-temps! pendant qu'il eût reposé, j'aurois mis le couvert : la galette auroit eu le temps de cuir...

L'ECUYER.

Paix donc, paix donc?

LE COMTE, *se parlant à lui-même.*

Oui, je la vois, elle est là, assise sur cette pelouse émaillée de fleurs... *(Il ôte son coude de dessus la table, Maria, s'en appercevant, s'approche doucement de la même table, et met une nappe. Le Comte toujours assis continue.)* Je m'élance vers elle; déjà elle m'apperçoit, me tend les bras; je saisis l'une de ses mains charmante... *(Il prend, sans s'en appercevoir, la main de Maria, Maria, dans sa frayeur, s'écrie:* ha!!..

SCÈNE XX.

LES PRÉCEDENS: ANTONIO, *une bouteille à la main.*

(Antonio est surpris de ce qu'il voit, et n'est pas maître de contenir sa jalousie: l'Ecuyer veut lui faire comprendre que c'est une illusion; et au même moment fait signe à Maria de laisser Monseigneur dans son erreur; en disant:) Chut! chut!

LE COMTE, *continuant.*

Je la presse contre mon cœur? *(Maria est obligée de céder sa main.)* et la baise mille fois! *(Il la porte à sa bouche malgré les efforts de Maria.)*

MARIA, *se retirant.*

Ah! Monseigneur! Monseigneur!

ANTONIO, *en même temps s'échappe des mains de l'Ecuyer.*

Un moment s'il vous plaît, Monseigneur!

LE COMTE, *appercevant Maria, la repousse aussi-tôt, en jettant un cri.*

Ha! qu'on éloigne de mes yeux cette femme; sa présence vient détruire mon bonheur. *(En disant ces mots, il fuit de l'autre côté de la scène.)*

L'ECUYER, *bas à Maria et à Antonio.*

Voilà une crise qui le prend; retirez-vous: nous allons le calmer; c'est l'affaire d'un moment.

ANTONIO, *à l'Ecuyer.*

Il a donc la cervelle dérangée?

L'ECUYER, *sans l'écouter.*

Allez préparer votre table dans une pièce voisine; je vous appellerai quand il en sera temps, et vous verrez qu'il ne se souviendra pas de ce qui vient de se passer.

(Maria et Antonio emportent la table en sortant.)

SCÈNE XXI.

LE COMTE, L'ECUYER, MUSICIENS, PIQUEURS.

L'ECUYER, *aux Musiciens.*

MESSIEURS, Monseigneur est absorbé de nouveau; il paroît souffrir; c'est l'instant de charmer ses sens par la plus douce mélodie; je pense même qu'il seroit à-propos, dans cette circonstance, de lui chanter sa romance favorite.

(Le Musicien qui pince de la guittare; s'approche du Comte, et chante:

AIR: *nouveau.*

Présent de la Divinité!
Descends du ciel douce espérance;
Viens calmer son cœur agité,
Viens mettre un terme à sa souffrance;
Sois favorable à son amour;
Permets qu'au gré de son envie,
Amoroso trouve en ce jour
Celle qui doit charmer sa vie.

Mais déjà s'entrouvrent les cieux!
Soudain une voix douce et tendre,
S'échappe du séjour des Dieux;
Bientôt ces mots se font entendre:
Toi, qui brûles et meurs d'amour,
Ah! bannis ta mélancolie;
Tu trouveras dans ce beau jour
Celle qui doit charmer ta vie.

(Pendant la romance, le Comte sort insensiblement de son accablement, il devient riant et radieux.)

(Sur la ritournelle de la romance, l'Ecuyer fait signe d'apporter la table.)

SCÈNE XXII.

LES PRECEDENS, MARIA, ANTONIO, GERTRUDE.

LE COMTE, *tandis qu'on apporte et place la table.*

FORT bien, Messieurs, fort bien; vous m'avez rendu à moi-même, et je vous avouerai que jamais vos accords et votre chant ne m'ont fait autant d'impression qu'aujourd'hui... Ah! si j'en croyois certains pressentimens cette journée verroit s'accomplir la promesse et la romance.

L'ECUYER, *à part.*

L'espoir soutient les malheureux. *(Haut.)* Monseigneur est servi. (Musique.)

LE COMTE, *se mettant à table.*

Comment! un couvert et une collation disposées avec un goût et un soin extraordinaires, dans une habitation rurale!

MARIA, *à part.*

C'est pourtant cette pauvre Peau-d'Ane qui a voulu arranger cela toute seule.

LE COMTE, *à Antonio.*

Il faut que vous ayez, brave homme, une ménagère d'une rare intelligence.

ANTONIO.

Ma foi, Monseigneur, je vous dirai franchement que je ne la croyois pas capable de travailler comme çà.

LE COMTE.

Mais je ne l'ai pas encore apperçue...

L'ECUYER, *bas à Maria.*

Ne vous l'avois-je pas bien dit!

LE COMTE.

Seroit-ce vous, Madame?... qui semblez vous dérober à mes regards.

ANTONIO.

Oui, Monseigneur, c'est elle même. *(poussant Maria.)* eh! avance donc.

LE COMTE.

Approchez, et recevez mes sincères félicitations.

MARIA.

Bien de l'honneur pour moi, Monseigneur.

LE COMTE.

Sans flatterie, je vous déclare que jamais aucun maître-d'hôtel ne m'a fait servir d'aussi bonne pâtisserie.

MARIA.

J'y ai mis tous mes soins d'abord... Mais Monseigneur n'a pas encore goûté à la galette.

LE COMTE, *souriant.*

Non, cela est vrai. *(Il coupe.)* Ce sera la première fois de ma vie.

ANTONIO.

Ah! j'savons, Monseigneur, par exemple, que pour les galettes, not'femme est de la première force!

LE COMTE.

Hé bien, ma chère Dame, votre galette ne vaut pas le diable.

MARIA, ANTONIO.

Ah! mon dieu!

LE COMTE.

Mais vos petits gâteaux sont exquis, et j'y retourne encore. *(Il en ouvre un ou deux.)* Qu'est-ce que cela? (Musique.) un anneau!

MARIA, *regardant ses mains.*

Un anneau!

LE COMTE.

Un très-petit anneau... Je ne suis pas étonné qu'avec une main aussi délicate, on fasse des choses aussi délicieuses.

ANTONIO, *à part.*

Il est ben honnête, Monseigneur, car sa main et la mienne font juste la paire.

LE COMTE.

L'anneau aura sans doute glissé... Venez, que j'aye le le plaisir de le remettre à sa place.

MARIA, *avec beaucoup d'embarras.*

Monseigneur!... Je le placerai bien moi-même.

LE COMTE.

Non, non: je veux admirer vos jolis doigts... Faut-il la la permission du mari?...

ANTONIO.

Donne donc ta petite menote; tu ne vois pas que Monseigneur s'amuse?

MARIA, *toujours embarrassée.*

La voici... Monseigneur.

LE COMTE, *surpris, et souriant ensuite.*

Ma belle hôtesse, ou l'anneau s'est beaucoup rapetissé dans le four, ou votre main est considérablement enflée.

MARIA.

T'nez, Monseigneur, j'vas vous dire la vérité: tandis que je me suis absenté quelques momens du fouruil, une fille de ferme entrée à notre service ce matin même, est, je ne sais comment, parvenue à faire et mettre au four toute cette pâtisserie, excepté la galette qui est de moi seule, j'en conviens sans mystère: or, l'anneau n'étant pas le mien,

ne peut appartenir qu'à cette fille qui, d'heure en heure, devient pour nous de plus en plus incompréhensible.

ANTONIO.

J'crois qu'il y a quelqu'anguille sous roche.

LE COMTE.

Vous piquez singulièrement ma curiosité.

L'ECUYER.

C'est la fille à la peau d'âne de laquelle il s'agit, je gage.

GERTRUDE, ANTONIO, MARIA.

Elle-même !

LE COMTE, *à Antonio.*

Comment ! expliquez-moi ?...

ANTONIO.

Une belle trouvaille que ma femme a faite...

MARIA.

Sur un grand chemin ; la pauvre créature expiroit de besoin.

LE COMTE.

Et d'où vient cet étrange personnage ?

MARIA.

C'est son secret, aussi bien que le motif qui lui fait porter pour vêtement une peau d'âne, à laquelle elle tient, dit-elle, plus qu'à la vie... Elle m'a suppliée à genoux, et en pleurant à chaudes larmes, de ne jamais chercher à en savoir davantage.

LE COMTE.

Romanesque aventure ! Mon imagination s'anime... je veux la voir... je veux la voir, cette fille mystérieuse.

ANTONIO.

Ah ! c'est ben facile, monseigneur.

MARIA.

Peut-être ben que devant vous elle parlera.

ANTONIO.

Je vais vous l'amener. (*Il sort avec Gertrude.*)

LE COMTE.

Allez, allez, et ne tardez pas. (*Il est agité.*)

L'ECUYER, *bas, à Maria.*

Voilà l'homme !

LE COMTE, *regardant l'anneau.*

Non, charmant petit anneau, tu ne peux pas en effet

appartenir à un être vulgaire. Si le destin, las enfin de me persécuter, permettoit qu'une autre que celle dont je cherche vainement la vivante image, pût captiver mon cœur, je serois le plus heureux des hommes.

ANTONIO, *dans la coulisse.*

Allons donc, la belle pâtissière, veux-tu bien venir, quand je te le dis ?

(*Le comte est occupé à fixer un portrait ; les autres regardent du côté par lequel Céleste doit paroître.*) Musique.

SCÈNE XXIII.

Les précédens, ANTONIO, CELESTE, GERTRUDE.

(*Antonio, tirant Céleste par le bras ; Gertrude la suit ; Céleste a les yeux baissés.*)

ANTONIO.

Monseigneur est obéi. (*musique.*)

(*Le comte est frappé d'étonnement ; Céleste est tremblante.*)

LE COMTE, *pendant la musique.*

O Ciel ! est-il possible ! ... la voilà ! ... c'est elle... c'est elle ! Astre de beauté ! Divine créature... je te trouve donc enfin !

L'ECUYER.

Se pourroit-il ?

LE COMTE.

Oui, oui, c'est toi que j'ai vu en songe; c'est toi qui peux seule embellir mon existence... Qui que tu sois, tu seras à moi, j'en prends le Ciel à témoin ; je serai ton époux.

TOUS.

Son épouse !

ANTONIO, *à part.*

V'là sa folie qui recommence.

CELESTE.

Seigneur... qu'ai-je fait pour devenir l'objet de vos railleries ?

LE COMTE.

Quels doux accens ! Non, non, charmante inconnue, ne me soupçonne point capable d'insulter à ton malheur. Regarde ce portrait ; et vous tous, approchez, et dites-moi si les traits que j'ai peints, sans nul autre modèle qu'une

image fictive, ne sont point ceux qui composent cette céleste figure.

(*Tous se réunissent en groupe derrière le comte et Céleste, pour examiner le portrait.*)

SCÈNE XXIV.

Les précédens, MARCELO et LE PATRE.

(*Marcelo et le Pâtre paroissent avec mystère sur le pallier de l'escalier.*)

MARCELO, *bas.*

Bon, bon; la v'là, la damnée sorcière !

LE PATRE.

Vîte, vîte; faisons les signes convenus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XXV.

Les précédens, excepté MARCELO et LE PATRE.

MARIA.

La ressemblance est parfaite.

ANTONIO et L'ECUYER.

Oui, en vérité.

LE COMTE.

Jour prospère ! qui met le comble à tous mes vœux, et me rend le plus fortuné des mortels ! Gardes, retournons au palais... O vous que j'adore, et cherche depuis si long-temps, quittez ces vêtemens ridicules et grossiers; venez, venez avec moi.

CÉLESTE, *interdite.*

Mais, seigneur, où vous emporte votre égarement? Vous ne savez ni mon nom ni quelle est ma patrie... Et pensez-vous d'ailleurs que je puisse ainsi vous suivre et quitter mes bienfaiteurs ? Non, le moment n'est pas venu de m'en séparer; il est encore moins arrivé celui où je dois me dépouiller de ce vêtement qui vous semble si repoussant; un pouvoir supérieur m'a condamnée à le porter et à vivre dans une profonde obscurité, pour soulager l'être qui m'est le plus cher au monde...

LE COMTE, *avec une violente jalousie.*

Un amant !

CÉLESTE.

Un père !

TOUS, *attendris.*

Un père !

CÉLESTE.

Renoncez à vos projets, seigneur ; une infortunée qui ne peut se faire connoître ne doit point inspirer un véritable amour. Laissez-la sous l'humble chaume bénir la main charitable qui l'a secourue, et mériter de tous ceux qui l'entourent, la bienveillance, l'estime et l'amitié.

SCÈNE XXVI.

Les précédens, MARRCELO, LE PATRE, Alguasils de l'Inquisition.

(*Tous descendent doucement pendant ce qui suit.*)

LE COMTE, *avec feu.*

Plus je l'entends, plus je l'admire ! Ange de vertu, ne crois pas qu'aucun obstacle m'arrête pour te posséder. Je respecterai tes secrets, récompenserai tes bienfaiteurs ; je n'exigerai point que la pourpre remplace le cilice filial ; je comblerai ton père d'honneurs et de bienfaits : mais plus de retard ; je veux, ce soir même, te présenter au vice-roi.

Le chef des Alguasils, *mettant la main sur Céleste.*

De par l'inquisition, suis-nous.

(Musique : *étonnement général.*)

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire ?

LE CHEF.

Tels sont nos ordres, seigneur.

LE COMTE.

Où sont-ils ?

LE CHEF.

Le grand inquisiteur, que nous devançons, en est sans doute porteur.

CÉLESTE, *tremblante.*

Quel crime ai-je donc commis ?

MARCELO, *bas au Pâtre.*

Ne disons mot.

LE CHEF.

Que nous importe ! Il faut marcher.

LE COMTE.

Vous ne l'emmenerez point avant que je ne sois instruit des motifs de son accusation.

LE CHEF.

Seigneur, vous connoissez la loi du Saint-Office.

LE COMTE.

Je brave sa puissance tyrannique.

LE CHEF.

Soldats, entraînez...

LE COMTE.

Soldats, arrêtez. A moi, Gardes ! (*Musique.*)

MARCELO, *pendant la musique.*

Il va y avoir un carnage !

LE PATRE, *pendant la musique.*

Sauvons-nous. (*Ils se sauvent dans une pièce voisine.*)

(*Le Comte met l'épée à la main ; ses piqueurs et écuyers en font autant ; ils repoussent les alguasils, tandis que le Comte enlève Céleste et monte quelques degrés.*)

SCÈNE XXVII.

Les précédens, LE GRAND-INQUISITEUR.

(*Il a une robe rouge, ceinture et barbe noire, bonnet de même couleur, il paroît tout-à-coup sur le pallier.*)

L'INQUISITEUR, *d'une voix terrible.*

Que vois-je ! une horrible rebellion !

Musique. (*A ces mots les deux partis se séparent.*)

LE COMTE.

Pour quelle cause l'Inquisition veut-elle s'emparer de cette fille vertueuse, dont je me déclare le protecteur et le défenseur jusqu'à la mort ?

L'INQUISITEUR.

L'Inquisition ne doit compte de ses actions qu'à l'Éternel.

LE COMTE.

Vains prétextes ; explique-toi, ou livre-moi passage.

(Musique. *Il monte deux degrés ; deux alguasils paroissent la lance en avant, en deçà de l'Inquisiteur.*)

L'INQUISITEUR.

Prince audacieux, remets ton épée.

LE COMTE.

Malheur à celui qui viendra l'arracher. Amis, suivez-moi. (*Mouvement parmi les Gardes et les Alguasils.*) Musique.

L'INQUISITEUR.

Quiconque le suit est condamné au feu. Archers, sai-

sissez les deux coupables : gardes et habitans, au nom de la grande Inquisition, loin de les défendre, prosternez-vous et tremblez.

(*Spontanément tous se prosternent ; les archers s'élancent sur le Comte, qui défend encore Céleste avec intrépidité : on les sépare ; on entraîne Céleste au haut du pallier : le Comte, au contraire, est désarmé et renversé obliquement à l'opposé de la scène. Céleste tend les bras vers lui. Le Grand-Inquisiteur pose une main sur elle en signe de possession. Tout le monde à genoux est consterné.*)

(Tableau général. Le rideau tombe.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Scène est à Barcelonne même.

Le Théâtre représente une prison ; au milieu, un gros pilier soutient plusieurs voûtes ; un banc de pierre à gauche du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, Céleste est assise sur le banc ; le geolier est auprès du pilier ; des alguasils dans le fond.*)

LE GEOLIER.

Voilà votre boudoir, la belle ; vous voyez cette corde, c'est celle d'une clochette qui répond chez moi... L'Inquisition n'interroge jamais : lorsqu'il vous prendra fantaisie d'avouer vos crimes,..

CÉLESTE.

Mes crimes !

LE GEOLIER.

Vous sonnerez et on descendra ; mais je vous avertis que si vous ne vous êtes point accusée vous-même avant la troisième heure du jour, le tribunal, selon l'usage, vous condamnera sans vous entendre, et comme rebelle à ses lois ; tandis que vous pourrez, au contraire, trouver grace devant lui par un aveu volontaire : adieu. (*A part.*) J'ai bien vu des sorcières, mais jamais de cette espèce-là. (Musique. *Il fait signe aux alguasils de sortir ; il sort ensuite.*)

SCÈNE II.

CÉLESTE seule, *se levant.*

En vain je cherche ce que j'ai pu dire... et ce que j'ai pu faire pour provoquer le courroux de ce tribunal inique : rien ne s'offre à mon esprit. Cruel destin ! qui du faîte des grandeurs, en moins de deux aurores, me plonges au fond des plus affreux cachots ! O ma bienfaitrice, m'as-tu donc abandonnée ? Et toi, généreux défenseur, toi, dont le dévouement a fait naître dans mon cœur un sentiment qui m'étoit encore inconnu, cher comte, partageras-tu le sort qui m'est réservé ? Cette idée double mes maux et m'accable. Mais que dis-je ? Céleste ne doit-elle pas souffrir pour fléchir le Ciel et obtenir la guérison de son père ! Ah ! Céleste ne murmurera plus... (*musique.*) Quel changement subit ? quel charme vient adoucir ma douleur ! (*musique.*) Les objets se confondent autour de moi : mes paupières s'appesantissent. (*musique.*) Un frisson me glace tout-à-coup. Ah ! puisse-t-il être le précurseur d'un sommeil éternel ! (Musique : *Céleste s'endort.*)

SCÈNE III.

Le théâtre se couvre de nuages

(*Des Songes sortent de terre, à droite du public ; ils voltigent devant Céleste, et, dans trois grouppes différens, lui font voir tour-à-tour, et dans des lozanges de pavots, ces trois mots, en transparents :* VERTU, COURAGE, ESPOIR. *Ici on entend sonner trois heures. Les Songes forment ensuite une ligne oblique, qui présente cette phrase :* TON PÈRE RECOUVRE LA RAISON. *Le bruit des verroux se fait entendre ; les Songes s'enfuient ; Céleste se réveille avec frayeur.*)

SCÈNE IV.

CÉLESTE seule, *vivement.*

Où suis-je ? ... O songes trop flatteurs, déjà vous êtes évanouis ! vous sembliez m'annoncer la fin de tous mes maux... Ah ! pourquoi si peu de temps avez-vous bercé mon âme ? (*Nouveau bruit de verroux.*) Qu'entends-je ? ... on vient ; peut-être ai-je laissé passer le terme fatal ! mais qu'avois-je à dire !

SCÈNE V.

CÉLESTE, LE GEOLIER, Alguasils.

LE GEOLIER.

Le beffroi a sonné la troisième heure.

CÉLESTE.

Dieu !

LE GEOLIER.

Vous n'avez pas obéi aux ordres de l'Inquisiteur, et vous êtes condamnée à mort.

CÉLESTE.

A mort! (Musique. *Elle tombe presque évanouie sur le banc.)*

LE GEOLIER.

Mais voici le Grand-Inquisiteur; il va, selon la coutume, avoir avec vous un entretien particulier; et si vous lui révélez vos secrets et lui nommez vos complices, vous aurez votre grace. (*musique.*)

SCÈNE VI.

Les précédens, LE COMTE, *sous le costume du Grand-Inquisiteur, tel qu'on l'a vu au second Acte. Dès qu'il est entré, il fait signe au geolier et aux Alguasils de sortir; ce qu'ils exécutent.*

SCÈNE VII.

CÉLESTE, LE COMTE.

CELESTE, *pendant que les derniers sortent.*

C'en est donc fait : il faut mourir innocente ! il faut mourir sans la plus légère consolation. *(Elle tombe à genoux.)* O Dieu ! qui savez si je suis coupable... ne m'enverrez-vous pas un libérateur ? (*musique.*)

LE COMTE, *jetant précipitamment son déguisement.*

Oui, oui; le voilà : c'est moi. (*Il s'élance en même temps vers Céleste.*)

CÉLESTE, *avec grande surprise.*

Vous, seigneur !

LE COMTE.

Moi-même.

CÉLESTE,

Par quel prodige !

LE COMTE.

Réclamé par le vice-roi, le grand inquisiteur m'a fait sur-le-champ sortir de la prison dans laquelle déjà j'étois étroitement gardé ; je traversois, avec plusieurs écuyers le parc, pour me rendre au palais ; tout-à-coup je suis arrêté par une main invisible, et entraîné dans un bosquet solitaire ; là, une voix douce me dit avec émotion : Jeune comte, tu as trouvé l'objet que tu adores, mais tu ne souffrirois pas qu'il expirât au milieu des flammes, si sa délivrance ne dépendoit que de ton intrépidité. Non, non, me suis-je écrié ! . . . Hé bien, continue cette voix douce, je vais te mettre à même de signaler ton courage ; cet anneau que tu possèdes, est un talisman qui, dès ce moment, peut te donner accès auprès de ta bien-aimée ; au péril de ta vie. . . . . Crains donc d'être découvert avant de pénétrer dans son affreux cachot... Mais une fois introduit, *si elle consent à fuir avec toi*, un passage s'ouvrira pour vous deux, et vous échapperez l'un et l'autre, aux horreurs du trépas.

CÉLESTE.

Moi, seigneur, fuir avec vous ! (*Musique, bruit de verroux,*) .

LE COMTE.

Le véritable inquisiteur s'approche, sans doute.

CÉLESTE.

Cruelle situation ! d'un côté la mort ; de l'autre mon père, à qui le sacrifice de ma vie est nécessaire peut-être...

LE COMTE.

Osez-vous le penser ?

CÉLESTE.

Non, Seigneur, je ne quitterai point ces lieux.

LE COMTE.

Je vous entraînerai. (Musique.) *Il veut conduire Céleste vers le fond du théâtre, elle lui échappe et redescend la scène ; il la fait remonter de nouveau ; une ouverture se pratique d'elle-même au milieu du gros pilier, et ce mot s'écrit au-dessus en lettres transparentes :* FUIS.

CÉLESTE.

Cet ordre surnaturel n'est que pour vous seul.

(*Bruit de verroux plus rapproché.*)

Les bourreaux s'avancent : venez, ou je meurs avec vous.

(Musique.) *Les verroux roulent avec force, le comte emmène Céleste ; ils disparoissent par l'ouverture qui se referme aussitôt.*

SCÈNE VIII.

LE GEOLIER, LE GRAND INQUISITEUR, Alguasils, *avec des flambeaux.*

LE GRAND INQUISITEUR.

Quel est donc le téméraire qui a osé surprendre la vigilance des serviteurs du Saint-Office ?

LE GEOLIER *regardant par-tout pendant ces mots.*

Personne ! La prisonnière a disparu.

LE GRAND INQUISITEUR, *avec force.*

A disparu. (Musique.) *Le geolier traverse le théâtre en cherchant Céleste ; il se prend le pied dans la robe qu'a laissée le comte, et tombe.*

LE GRAND INQUISITEUR.

Qu'est-ce que cela ?

LE GEOLIER *à terre.*

Une embûche du diable pour nous tordre le cou.

(*Un alguasil approche avec un flambeau,*)

LE GRAND INQUISITEUR.

Une robe semblable à la mienne ! C'étoit le comte travesti.

LE GEOLIER, *à terre.*

Aucun des deux n'est sorti de la prison ; j'en réponds sur ma tête.

LE GRAND INQUISITEUR.

Cherchons sous ces voûtes profondes ; et malheur aux fugitifs, quelque soient leur rang et leur appui. (Musique.) *Le Geolier se relève avec peine ; l'Inquisiteur ordonne aux Alguasils de chercher par-tout, lui-même se met à leur tête : le Geolier sort en boitant ; tous disparoissent.*

SCÈNE IX.

Le Théâtre change : *il représente une partie d'un parc magnifique : à droite du public est un berceau charmant, et à gauche une estrade préparée pour une fête ; au fond une grande cascade, un bassin au bas.*

MARCELO, LE PATRE.

(Ils entrent en regardant avec étonnement.)

LE PATRE.

Mon dieu ! mon dieu ? c'est t'y biau !

MARCELO.

Tiens, tiens, et ces statues, on diroit qu'elles veulent parler.

LE PATRE.

Quelle bonne idée tu as eues là, Marcelo, de nous faire entrer dans le parc du Vice-Roi, avant que de quitter la ville.

MARCELO.

Au moins nous n'en serons pas tout-à-fait pour nos pas; papa et maman ont tout aussi ben fait de rester chez eux.

LE PATRE.

Dire que je n'verrons griller c't'enragée sorcière. J'ai toujours les coups de bâton sur le cœur.

MARCELO.

Et moi sur les épaules pour plus de six semaines; Mais avec sa satanée Peau-d'Ane, mon ami, qui auroit dit cela !

LE PATRE.

Et son petit air benin !

MARCELO.

Il faut qu'elle soit savante dans la diablerie, pour s'être échappée des prisons de l'inquisition, à travers plus de quinze mûrs et de quarante-six portes.

LE PATRE.

C'est au moins la cousine germaine de Lucifer.

MARCELO.

Sa nièce ou ben sa filleule.

SCÈNE X.

Les PRECEDENS: le premier Ecuyer du Comte, un peloton de Gardes.

L'ECUYER, *frappant sur les épaules de Marcelo et du Pâtre.*

LE PATRE et MARCELO, *criant.* (Musique.)

Ah ! la sorcière.

L'ECUYER.

Il faut sortir du parc, Messieurs.

MARCELO.

En v'là ben d'un autre ; est-ce qu'il n'est pas ouvert à tout un chacun, pendant que le Vice-Roi est à la chasse ; je l'avons vu partir il y a plus de deux heures.

L'ECUYER.

J'ai des ordres pour que les grilles soient fermées à l'instant, partez.

LE PATRE.

Oui : c'est parce que je n'avons pas d'biaux habits, pas vrai.

L'ECUYER.

Point de raisons, sortez.

MARCELO, *à part.*

Je n'sais pas, je n'sais pas, il y a encore quelqu' manigance là-dessous.

L'ECUYER.

Sortirez-vous, corbleu !

MARCELO.

On s'en va : on s'en va. *(à part, au Pâtre.)* Viens-toi-z'en, viens-toi-z'en ; j'ai des soupçons, moi.

LE PATRE, *à part, à Marcelo.*

Et moi aussi à présent.

L'ÉCUYER, *au Chef des Gardes.*

Vous ferez encore une fois le tour du parc, pour vous assurer qu'il n'y a plus un seul étranger.

(Les Pâtres sont repoussés par les Gardes et tous sortent excepté l'Ecuyer. (Musique.)

SCÈNE XI.

L'ECUYER, *seul.*

SINGULIÈRE aventure ! je commence à croire aussi, moi, qu'il y a dans tout ceci quelque chose de magique. Monseigneur, à peine arraché des serres du Saint-Office, en passant au milieu de nous, au long de ce bosquet, tout-à-coup devient invisible, mais nous l'entendons nous adresser ces paroles : point d'inquiétudes, je reparoîtrai sous peu dans ce parc, avec celle que j'idolâtre ; qu'une fête magnifique soit préparée pour la recevoir, malgré l'absence de mon oncle, et que sur-tout les grilles soient fermées et les gardes doublées ; toi, Pauli, tu m'attendras ensuite sous

le berceau des échos. Ses volontés sont presque déjà toutes remplies et me voilà dans le lieu désigné. *(Il s'assied.)* Espérons que Monseigneur paroîtra bientôt.

L'ÉCHO.

Bientôt.

L'ÉCUYER, *se levant.*

Ah ! Messieurs les échos, j'en accepte l'augure.

SCÈNE XII.

(Musique bruyante.) LE COMTE, *sortant tout-à-coup d'un bosquet, au milieu d'une flamme ; l'Ecuyer est d'abord épouvanté.*

LE COMTE.

C'EST moi, c'est moi, mon cher Pauli !

L'ECUYER.

Pardonnez, Seigneur, c'est que je ne suis pas encore accoutumé à votre manière de voyager : mais comment seul ?

LE COMTE.

Pour peu d'instans. Au sortir des cachots affreux de l'inquisition, nous nous sommes trouvés séparés par une cloison de gaze parsemée d'étoiles, dont le feu étincelant donnoit à notre souterrein la clarté du jour.

L'ECUYER.

Le génie qui vous protège, est, on le voit, ami de la décence.

LE COMTE.

Laissons cela ; as-tu exécuté mes ordres ?

L'ECUYER.

Très-ponctuellement, Seigneur.

LE COMTE.

Toutes les issues sont gardées ?

L'ECUYER.

Toutes, Seigneur.

LE COMTE.

Bien ; que cette enceinte soit inviolable ; ces précautions sont utiles, on ne sait pas jusqu'à quel point l'inquisition pourroit porter sa vengeance. Maintenant, Pauli, un nouveau projet m'occupe. Je voudrois parvenir à déterminer la beauté que j'adore à ne plus porter ce vêtement hideux qui la couvre.

L'ECUYER.

Mais vos belles promesses, Seigneur? vos sermens?

LE COMTE.

C'est pour ne point les violer qu'il faudroit trouver le moyen de lui inspirer une telle horreur d'elle-même, qu'elle désirât une prompte métamorphose, que je pourrois opérer à l'aide de ce charmant anneau devenu entre mes mains un puissant talisman.

L'ECUYER.

Je comprends bien.... J'y suis, Seigneur!

LE COMTE.

Comment! déjà tu as trouvé?...

L'ECUYER.

Une petite ruse très-innocente... Un grand écueil pour une jolie femme.

LE COMTE.

Ah! quel est-il, mon cher Pauli?

(Une Musique douce et mélodieuse se fait entendre sous terre.)

La voici, mon ami; ces sons mélodieux, et plus encore la palpitation de mon cœur, m'annoncent son arrivée: parle, hâte-toi.

L'ECUYER.

Ayez confiance en moi, Seigneur, et laissez-moi vous surprendre.

LE COMTE.

Je remets mon espoir entre tes mains.

L'ECUYER.

Je cours au palais pour faire préparer ce qui est nécessaire.

LE COMTE.

Et la Fête?...

L'ECUYER, *regardant à droite et à gauche.*

Peut, je le vois, Seigneur, commencer à votre premier signal... Vers le milieu de cette fête, votre serviteur espère mettre le comble à tous vos désirs. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, CELESTE.

(Musique ; *Céleste placée sous un Temple élégant et riche, orné de trépieds allumés, sort des entrailles de la terre ; des petits Cupidons tenant des flambeaux l'entourent ; le Comte va vers Céleste ; ils descendent la scène.*)

CELESTE.

Est-ce bien ici le séjour du Vice-Roi ?

LE COMTE.

Je vous le jure sur l'honneur.

CELESTE.

Et vous allez me placer sous sa sauve garde ?...

LE COMTE.

A son retour de la chasse... Mais, d'où-vient cet air inquiet et sombre ?

CELESTE.

Vous l'avouerai-je, Seigneur, je tremble d'avoir commis une bien grande faute en cédant à vos instances.

LE COMTE.

Dissipez ces vaines terreurs, n'ai-je pas assez fait pour vous inspirer quelque confiance ; lorsque je vous aime, je vous adore, sans pouvoir vous connoître.

CÉLESTE.

Le moment n'est pas encore venu de vous découvrir ma naissance.

LE COMTE.

Elle doit être auguste... Avec une âme aussi belle ! mais, écoutez, ô ma tendre amie.

CELESTE.

Où me conduisez-vous ?

LE COMTE.

Sous ce feuillage. (*Il conduit Céleste sur le banc, et s'asseyent.*) Je dois vous présenter au Vice-Roi... Mais quel nom choisirons-nous ? ah ! comment peut-on nommer une créature qui n'offre rien que de céleste.

UN ÉCHO, *sous le berceau.*

Céleste !

CELESTE, *vivement et se levant.*

Qui m'appelle ?

LE COMTE.

Céleste est votre nom ! . . . Charmants échos de ce bocage !.. oh ! je vous rends grâces !

CÉLESTE.

Ah ! Seigneur, c'étoit un secret que j'avois promis de garder ; vous me l'avez surpris : je vous quitte pour jamais.

LE COMTE.

Que dites-vous, Céleste ?

CELESTE, *vivement.*

Que l'abyme s'entrouvre de plus en plus sous mes pas, adieu ! adieu !

LE COMTE.

Demeurez !

CÉLESTE.

Je préfère subir l'arrêt de l'inquisition.

LE COMTE, *levant sa toque en l'air.*

L'arrêt de l'amour vous retient dans ces lieux.

SCÈNE XIV.

(Au signal du Comte, le Théâtre, en un instant, est rempli d'une foule de Danseurs et de Danseuses qui forment une chaîne de guirlandes, et ferment ainsi tous les passages à Céleste : stupéfaite d'étonnement, le Comte la prend par la main et la conduit vers l'estrade, pour assister à la fête.

BALLET.

A la fin du divertissement, l'Ecuyer paroît ; une glace dans un riche écran, est cachée par un grouppe de Danseuses, qui élèvent toutes les bras, et laissent apperçevoir la glace tout-à-coup, lorsqu'elle est près de Céleste.

CELESTE, *jettant un cri.*

Dieu ! quel horrible vêtement. *(Elle cache sa figure dans ses mains.)*

LE COMTE, *de son anneau touche la peau.*

Il n'existe plus.

(Céleste est à l'instant travestie. Les habits les plus riches remplacent ceux qui ont disparus.)

CELESTE, *traversant la scène.*

Ah ! Seigneur, qu'avez-vous fait ? vous me perdez sans retour. Dieux ! veillez sur moi. *(Elle tombe à genoux.)*

(Nouveau tableau ; la glace apparoît encore auprès d'elle, au même instant Céleste est couronnée de fleurs et forcée de s'admirer ; son cœur palpite, le trouble est dans tous ses sens.)

LE COMTE, *avec transport.*

Tant de charmes devoient-ils être dérobés aux regards.

(Tout-à-coup un grand tumulte et un cliquetis d'armes se font entendre ; des cris tumultueux succèdent aux sons harmonieux.)

L'ECUYER, *accourant.*

Aux armes! aux armes! les troupes de l'inquisition investissent les jardins de toutes parts....

LE COMTE et CELESTE.

Dieu!

L'ECUYER.

Plusieurs détachemens ont déjà forcé les portes et les grilles... Songez à défendre, Seigneur, tout ce qui vous est cher.

CELESTE.

Le ciel est courroucé.

LE COMTE.

Mes craintes étoient fondées ; les scélérats violent l'asyle sacré du Vice-Roi, mais ils y trouveront la terreur et la mort... Céleste ne me quittez point, j'aurai, pour vous défendre, le courage d'un héros et vos ennemis seront anéantis. (*Il met l'épée à la main.*)

(Musique.) *Des Alguasils traversent la scène ; repoussent les Gardes du Comte et des Chevaliers qui s'étoient rangés autour de lui et de Céleste.*

SCÈNE XV.

Le Grand Inquisiteur, à la tête de ses Alguasils, s'élance pour s'emparer de Céleste ; le Comte veut s'y opposer ; Céleste est entraînée au milieu des Gardes de l'inquisition ; un combat s'engage, le Comte et les siens sont terrassés ; à l'instant des flammes s'élèvent autour des vainqueurs et les mettent en fuite ; le Comte est englouti. Pendant la mêlée, le temple du fond disparoît.

SCÈNE XVI.

MARCELO, *entrant au milieu des flammes.*

Hai ! il fait chaud ici ; encore des sortiléges ! v'là que ça s'appaise ; le diable voit ben qu'il n'est pas le plus fort. j'ai t'y eu là une belle pénétration d'esprit... Je peux ben dire que si elle est repincée, c'est à moi seul qu'elle en est redevable. (Musique.) *(Il apperçoit la Peau-d'Ane par-terre auprès de l'estrade.)* Tiens ! tiens ! c'est t'y possible. *(Il regarde)* Oui, c'est ben elle. *(Il s'approche de la peau.)* V'là sa peau d'âne... La damnée sorcière s'est de nouveau éclipsée... C'est pis qu'une fatalité : il faut porter vîte cette peau à l'inquisition... Oui... Faut la porter... Mais, c'est que pour la porter, faut... la prendre et... pour la prendre... faut la toucher... et je n'ose pas trop. *(Il se hasarde.)* S'il y avoit dedans quelques lutins. *(Il cherche à y toucher et se retire promptement.)* Elle ne bouge pas... Allons, allons de la fermeté. (*Il s'en rapproche et la prend en tremblant.*) Il n'y a rien dedans, du tout... V'là ce que c'est d'avoir du courage. C'est tout uniment un costume d'habillement pour se faire remarquer... Je crois que je serois farce, moi, avec çà ! je voudrois ben voir un peu comment que je serois déguisé en sorcier.

(Musique.) *Il s'affuble de la peau d'âne.*

SCÈNE XVII.

MARCELO, LE PATRE et plusieurs autres armés.

Ils s'arrêtent spontanément.

LE PATRE, *bas à ses camarades*

Par saint Dominique, la v'là encore échappée ; elle est déguisée en homme maintenant... Ah ! pour cette fois, tu ne t'en sauveras pas... Puisqu'on ne peut pas venir à bout de te rôtir... j'allons te jeter à l'eau... V'là justement le grand bassin de la cascade : hardi, mes amis.

MARCELO, *sans les voir.*

Que j'voudrois donc m'voir ! que j'voudrois donc me voir !

(Musique : *Les pâtres descendent rapidement, cependant avec mystère ; ils jettent sur la tête de Marcelo une large ceinture, et l'enveloppent ainsi sans avoir vu sa figure, tandis que d'autres passent et croisent autour*

de son corps d'autres ceintures ; ils entraînent Marcelo vers le bassin, malgré sa vive résistance ; ils l'y précipitent.)

SCÈNE XVIII.

Le Théâtre change ; *il représente une place publique ; un grand bûcher s'élève au milieu, avec un poteau portant cette inscription :* AUTO-DA-FÉ.

(*Une musique lugubre annonce l'approche du fatal cortège ; il est composé de soldats du Saint-Office, d'inquisiteurs, de juges, de familiers. Paroît ensuite Céleste avec une robe blanche, parsemée de flammes rouges ; elle est enchaînée : derrière elle sont des exécuteurs avec des torches.*)

LE GRAND-INQUISITEUR, *à Céleste.*

Le supplice t'attend ; la grande Inquisition d'Espagne te livre au bras séculier : adresses au Tout-Puissant ta dernière prière.

CELESTE.

Dieu ! qui lis au fond des ames, tu connois mon innocence ; je ne meurs point coupable du crime dont on m'accuse... ô ma protectrice ! toi dont j'ai sans doute excité le courroux, pardonne à ma foiblesse ; achève, par ton pouvoir, la guérison de mon père, et jette un regard de pitié sur la malheureuse Céleste.

(Musique religieuse : *Céleste fait une invocation, après laquelle deux exécuteurs viennent la prendre et la conduisent au bûcher : on l'attache au poteau ; mais dans le moment où le feu s'élève avec violence ; la foudre tombe sur le bûcher ; les exécuteurs épouvantés s'enfuient : grand désordre.*)

Le théâtre change : *Il représente un vaste et délicieux berceau de lilas, soutenu par des nuages : la fée est assise dans le fond sur un banc de fleurs, et entourée de tous les sujets du roi de l'île-Bleue. Les petits génies armés d'arcs, accourent en foule, et couchent en joue les alguasils, qui se jettent à genoux. Les sacrificateurs paroissent en même temps de toutes parts, et levent leurs haches sur la tête des alguasils, qui bientôt se retirent à un signe qui leur est fait.*

(*Le bûcher est métamorphosé en une estrade de gazon; des petits génies, tenant des flambeaux, sont grouppés autour de Céleste, qui se trouve dans les bras du comte : le vêtement de Céleste est devenu tout à-coup du plus vif éclat. La Fée des Lilas, Céleste et le comte descendent en scène.*)

LA FÉE.

Ma chère Céleste, tout est oublié : que ton ame se livre à la plus vive allégresse; ton père est enfin rendu à la raison, à la sagesse, qui le caractérisoient autrefois : bientôt tu seras dans ses bras, et le plus doux hyménée mettra le comble à tes vœux. L'enchanteur Alcimandor, voulant aussi contribuer à la solemnité d'un si beau jour, rend à ce monarque le trésor inépuisable qu'il avoit perdu : puisse-t-il redevenir entre ses mains une source de bonheur pour ses sujets, et ses enfans! Puisse aussi le dévouement de Céleste et sa piété filiale servir d'exemple à la postérité!

(*La Fée des Lilas est remerciée par le comte et Céleste. Aliboron paroît dans une gloire lumineuse et brillante. Un nouveau tableau se forme. Des grouppes sont prolongés jusqu'au fond du théâtre. Un grand divertissement termine la pièce.*)

La toile baisse.

Tous Exemplaires non signés de la main de l'Auteur, sont déclarés contrefaits, et seront saisis, conformément à la Loi.

AUGUSTIN H***.

PQ
2274
H38P4

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
Peau-d'âne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY